

Littérature gabonaise : halte à l'impressionnisme

Par Frédéric LÉCKYOU*

Le débat sur la littérature s'est quasiment estompé au Gabon, devant les difficultés politiques et socio-économiques du moment. Il est de ce fait méritoire de saluer l'initiative d'un compatriote – sans doute las de ces jérémiades quotidiennes – qui décide de traiter de la littérature gabonaise.

En effet, dans un article intitulé "Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil", paru dans l'Union du mercredi 6 octobre 1999, N° 7124, Luc Ngwet portait une critique acerbe contre la littérature gabonaise. Il mettait en exergue "ses balbutiements", dénonçait "la tendance à la glorification gratuite et ostentatoire chez de nombreux auteurs et certains pseudo-critiques au sein des médias et du milieu universitaire". Il décelait par ailleurs "le tarissement de l'imagination" (chez les écrivains et faisait enfin (et paradoxalement) l'apologie du roman de Georges Bouchard, "Le Jeune officier").

Certes, quelques-unes des critiques par lui émises sont justifiées. Il convient toutefois de proscrire sa tendance à l'impressionnisme et au contraire de tenter de vulgariser la littérature gabonaise, et si possible, de proposer des muses aux écrivains.

S'agissant des balbutiements, il faut, en effet, reconnaître que l'éclosion de la littérature gabonaise fut tardive. Il fallut attendre seize ans après l'accession du Gabon à l'indépendance pour que parût la première "Anthologie de la littérature gabonaise"

(Pierre Monsard, document inédit) et de "Littérature du silence" (Magloire Ambourouet Bigmann, in "Notre Librairie", N° 105 avril-juin 1991).

PROBLÈMES D'ÉDITION

Les raisons de cette léthargie sont nombreuses : problèmes d'édition, de moyens financiers et peut-être absence d'un lectorat intéressé... Malgré ces obstacles, la littérature est en constante mobilité, suivant le rythme qui lui est imprimé.

Le second point de mon intervention porte sur la dimension impressionniste de l'article de Luc Ngwet. Pour lui, "Au bout du silence" de Laurent Owondo, "Les Matitis" de Hubert Freddy Ndong Mbeng et "Un seul tournant Makôsu" de Justine Mintsa "brillent par leur caractère obscur et leur médiocrité". Il leur est particulièrement reproché la lourdeur de style, l'absence de "recherche artistique et d'esthétique", "le manque de profondeur dans l'écriture, des thématiques éculées et récurrentes..."

De telles critiques lorsqu'elles ne sont pas erronées, relèvent simplement de la critique impressionniste souvent reprochée aux journalistes. Aussi importe-t-il de faire preuve de circonspection.

De nos jours, deux romans sont considérés par la critique universitaire comme des chefs-d'œuvre de la littérature gabonaise : "Au bout du silence" et "Parole de vivant" d'Auguste Moussirou Mouyama. Cette notoriété ne leur est pas accordée fortuitement, au contraire par les thèmes développés et surtout du point de

pense qu' "Au bout du silence nous fait faire un bond de trente ans" et Fortunat Obiang Essono (critique littéraire à l'UOB) qui situe la différence entre ces œuvres et les autres au niveau de l'écriture...

Pour parler singulièrement de "Au bout du silence" décrit par Luc Ngwet, le silence qu'il trouve incompréhensible n'est pourtant pas opaque, "réservé aux initiés". Il est question de la quête de connaissance entreprise par un enfant (Anka) très lié à son grand-père Rédiwa. Que trouve-t-il au bout du silence (du grand-père) ? Il y a bien sûr la connaissance, la maturité physique (sexuelle) et spirituelle, le monde (au sens idéal). "Au bout du silence" n'est que le récit du parcours initial du jeune Anka.

Par ailleurs, au niveau esthétique, on ne peut reprocher à l'ouvrage de manquer de littéralité (le titre est d'ailleurs révélateur de ses potentialités stylistiques), lire à ce sujet le mémoire de CAPES de Mme Nkorouma : "Exploitation stylistique de Au bout du silence de Laurent Owondo en classe de Terminale".

Quant à "Les Matitis" de Hubert Freddy Ndong Mbeng, cette œuvre s'adapte fort justement aux réalités gabonaises. Elle relate la misère des habitants des taudis de Libreville, appelés "matitis", mot désignant les broussailles en lingala. La misère dans "Les Matitis" prend une dimension infernale, voire funeste. Et les matitis constituent un labyrinthe où l'homme côtoie l'animalité et la détresse.

grammairiens et les professeurs de français puristes. L'écriture employée dans les "Matitis" est oralisée, elle obéit aux spécificités de l'oral que sont les scories : répétitions, piétinements, amorces ratées, mélange de registres de langue... Il ne faut pas lire "Les Matitis" comme un texte écrit, mais plutôt oral. Eu égard à la richesse du français parlé que recèle "Les Matitis", on peut affirmer que Hubert Freddy Ndong Mbeng "fait preuve d'imagination dans l'écriture".

Par ailleurs, je peux souscrire aux griefs portés sur "Un seul tournant Makôsu" de Justine Mintsa. L'auteur n'innove pas en effet. Mais contrairement à ce que dit Luc Ngwet, cet ouvrage n'a jamais été considéré comme un chef-d'œuvre, mais un exemple de prise de parole chez la femme gabonaise (après Angèle Rawiri). La perspective autobiographique de l'œuvre ne doit pas faire oublier le dynamisme de l'écrivain (elle a écrit un deuxième ouvrage "Premières lectures" et s'investit dans la promotion de la littérature gabonaise).

Quant au langage, même si Ngwet le trouve "vulgaire (rien à voir avec la verve particulière d'un Kourouma)", il est néanmoins l'expression du courage de l'écrivain, de sa liberté. Cette "vulgarité" du langage n'obéit-elle pas à l'horizon d'attente, aux lecteurs ? Du reste, certains écrivains de renom ne manquent sans cesse de l'utiliser (cas de Henri Lopes dans le "Pleurier").

En dernier ressort, c'est un truisme de parler du tarissement de l'imagination chez les

sée, du nivellement de la pensée intellectuelle et de la pauvreté littéraire" (Fortunat Obiang Essono). Ces propos, même s'ils sont fondés, gagneraient à être nuancés. Pourquoi reprocher aux écrivains le fait de s'inspirer du réel ?

À mon avis, cette perspective ne témoigne pas du tarissement de l'imagination, mais plutôt d'une osmose entre l'écrivain et le réel, son environnement. Si l'écrivain s'inspire du réel, c'est que ce réel l'interroge. Pour répondre, lui aussi interroge ce réel. Kourouma n'est-il pas devenu une autorité en s'inspirant de ce réel en l'agrémentant du malinké en français ?

C'est ce que font, me semble-t-il, Justine Mintsa et surtout Hubert Freddy Ndong Mbeng. Le lecteur n'éprouverait-il pas le même plaisir en lisant "Les Matitis" que "Les soleils des indépendances" ? Il est donc question d'horizon d'attente. On écrit pour être lu et non en vain (situation de l'écrivain africain ?) comme le constatait William Sassine. Trop d'hermétisme (prétendue littéralité) tue la littérature.

APOLOGIE ♦ Enfin, Luc Ngwet fait l'apologie de l'œuvre de Georges Bouchard, "Le Jeune officier". Elle "mérite, dit-il une mention spéciale". D'où l'auteur trouve-t-il son "originalité" ? Dans un mélange de Kafka, de Camus, voire de Koestler, souligne-t-il. Doit-on alors comprendre qu'originalité signifie imitation d'écrivains consacrés ou

étrangers ?

Plus loin, Ngwet écrit : "Ni le titre, ni le thème, ni les personnages, ni l'écriture (sans oublier le nom de l'auteur lui-même), absolument rien n'est gabonais dans cette œuvre. Faut-il déduire que tout écrivain s'inspirant des réalités de sa société ou portant un nom "très couleur locale" ne peut entrer dans cette "République mondiale des lettres" ?

Peut-on enfin prétendre que le fait de "méditer sur notre condition même d'être humain et l'absurde" soit une trouvaille de Georges Bouchard et méconnu du Gabon ? En lisant par exemple "Elonga", "Les Matitis", "Parole de vivant" ou "Au bout du silence", le lecteur ne peut-il pas être sujet à ces préoccupations ?

Finalement, au lieu de verser dans l'impressionnisme, il convient de proposer, si besoin est à nos écrivains des "muses" : le rêve (ce qui n'est pas nouveau), le Gabonais (ou l'Africain) face à la mondialisation, le troisième millénaire tel que perçu en Afrique... Mais toutes ces "muses" ont forcément un ancrage sur le réel.

De nos jours, au Gabon, il n'est nullement question de "faire la promotion (à grand bruit souvent) d'ouvrages plus qu'indigestes" ou de faire une critique impressionniste d'ouvrages qui doivent faire leurs preuves, mais de vulgariser la littérature gabonaise très mal connue.

* Professeur de lycées

FAITS D'AILLEURS

DÉBAT/RÉACTION

Littérature gabonaise : halte à l'impres

Par Frédéric LÉCKYOU*

Le débat sur la littérature s'est quasiment estompé au Gabon, devant les difficultés politiques et socio-économiques du moment. Il est de ce fait méritoire de saluer l'initiative d'un compatriote – sans doute las de ces jérémiades quotidiennes – qui décide de traiter de la littérature gabonaise.

En effet, dans un article intitulé "Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil", paru dans l'Union du mercredi 6 octobre 1999, N° 7124, Luc Ngowet portait une critique acerbe contre la littérature gabonaise. Il mettait en exergue "ses balbutiements", dénonçait "la tendance à la glorification gratuite et ostentatoire chez de nombreux auteurs et certains pseudo-critiques au sein des médias et du milieu universitaire". Il décelait par ailleurs "le tarissement de l'imagination" chez les écrivains et faisait enfin (et paradoxalement) l'apologie du roman de Georges Bouchard, "Le Jeune officier".

Certes, quelques-unes des critiques par lui émises sont justifiées. Il convient toutefois de proscrire sa tendance à l'impressionnisme et au contraire de tenter de vulgariser la littérature gabonaise, et si possible, de proposer des musées aux écrivains.

S'agissant des balbutiements, il faut, en effet, reconnaître que l'écllosion de la littérature gabonaise fut tardive. Il fallut attendre seize ans après l'accession du Gabon à l'indépendance pour que parût la première "Anthologie de la littérature gabonaise" (une compilation de quelques textes et images). Mais depuis lors, cette littérature a connu une évolution notable. Même si certains universitaires parlent de "hoquets et soliloques"

(Pierre Monsard, document inédit) et de "littérature du silence" (Magloire Ambourouet Bigmann, in "Notre Librairie", N° 105 avril-juin 1991).

PROBLÈMES D'ÉDITION

◆ Les raisons de cette léthargie sont nombreuses : problèmes d'édition, de moyens financiers et peut-être absence d'un lectorat intéressé... Malgré ces obstacles, la littérature est en constante mobilité, suivant le rythme qui lui est imprimé.

Le second point de mon intervention porte sur la dimension impressionniste de l'article de Luc Ngowet. Pour lui, "Au bout du silence" de Laurent Owondo, "Les Matitis" de Hubert Freddy Ndong Mbeng et "Un seul tournant Makôsu" de Justine Mintsas "brillent par leur caractère obscur et leur médiocrité". Il leur est particulièrement reproché la lourdeur de style, l'absence de "recherche artistique et d'esthétique", "le manque de profondeur dans l'écriture, des thématiques éculées et récurrentes..."

De telles critiques lorsqu'elles ne sont pas erronées, relèvent simplement de la critique impressionniste souvent reprochée aux journalistes. Aussi importe-t-il de faire preuve de circonspection.

De nos jours, deux romans sont considérés par la critique universitaire comme des chefs-d'œuvre de la littérature gabonaise : "Au bout du silence" et "Parole de vivant" d'Auguste Moussirou Mouyama. Cette notoriété ne leur est pas accordée fortuitement, au contraire par les thèmes développés et surtout du point de vue esthétique. Ces deux œuvres s'inscrivent bien dans la création imaginaire. L'importance de ces œuvres est du reste reconnue par Ambourouet Bigmann qui

pense qu' "Au bout du silence nous fait faire un bond de près de trente ans" et Fortunat Obiang Essono (critique littéraire à l'UOB) qui situe la différence entre ces œuvres et les autres au niveau de l'écriture...

Pour parler singulièrement de "Au bout du silence" décrit par Luc Ngowet, le silence qu'il trouve incompréhensible n'est pourtant pas opaque, "réserve aux initiés". Il est question de la quête de connaissance entreprise par un enfant (Anka) très lié à son grand-père Rédiwa. Que trouve-t-il au bout du silence (du grand-père) ? Il y a bien sûr la connaissance, la maturité physique (sexuelle) et spirituelle, le monde (au sens idéal). "Au bout du silence" n'est que le récit du parcours initiatique du jeune Anka.

Par ailleurs, au niveau esthétique, on ne peut reprocher à l'ouvrage de manquer de littéralité (le titre est d'ailleurs révélateur de ses potentialités stylistiques), lire à ce sujet le mémoire de CAPES de Mme Nkorouna : "Exploitation stylistique de Au bout du silence de Laurent Owondo en classe de Terminale".

Quant à "Les Matitis" de Hubert Freddy Ndong Mbeng, cette œuvre s'adapte fort justement aux réalités gabonaises. Elle relate la misère des habitants des taudis de Libreville, appelés "matitis", mot désignant les broussailles en lingala. La misère dans "Les Matitis" prend une dimension infernale, voire funeste. Et les matitis constituent un labyrinthe où l'homme côtoie l'animalité et la détresse.

IMAGINATION ◆ Sur le plan esthétique, Hubert Freddy Ndong Mbeng a recours aux marques de l'oralité, à des constructions syntaxiques peu orthodoxes pouvant agacer les

grammairiens et les professeurs de français puristes. L'écriture employée dans les "Matitis" est oralisée, elle obéit aux spécificités de l'oral que sont les scories : répétitions, piétinements, amorces ratées, mélange de registres de langue... Il ne faut pas lire "Les Matitis" comme un texte écrit, mais plutôt oral. Eu égard à la richesse du français parlé que recèle "Les Matitis", on peut affirmer que Hubert Freddy Ndong Mbeng "fait preuve d'imagination dans l'écriture".

Par ailleurs, je peux souscrire aux griefs portés sur "Un seul tournant Makôsu" de Justine Mintsas. L'auteur n'innove pas en effet. Mais contrairement à ce que dit Luc Ngowet, cet ouvrage n'a jamais été considéré comme un chef-d'œuvre, mais un exemple de prise de parole chez la femme gabonaise (après Angèle Rawiri). La perspective autobiographique de l'œuvre ne doit pas faire oublier le dynamisme de l'écrivain (elle a écrit un deuxième ouvrage "Premières lectures" et s'investit dans la promotion de la littérature gabonaise).

Quant au langage, même si Ngowet le trouve "vulgaire (rien à voir avec la verve particulière d'un Kourouma)", il est néanmoins l'expression du courage de l'écrivain, de sa liberté. Cette "vulgarité" du langage n'obéit-elle pas à l'horizon d'attente, aux lecteurs ? Du reste, certains écrivains de renom ne manquent sans cesse de l'utiliser (cas de Henri Lopes dans le "Pleurer-rire").

En dernier ressort, c'est un truisme de parler du tarissement de l'imagination chez les écrivains gabonais. Cette tare est désignée par certains comme une "aphasie de la fiction" (Pierre Monsard). D'autres pensent qu'il s'agit du "minimalisme de la pen-

sée, du nivellement intellectuelle vretée littéraire Obiang Essono). même s'ils sont forcément raient à être nu quoi reprocher a le fait de s'inspirer

À mon avis, c'est une témoignage sement de l'image plutôt d'un o l'écrivain et le ronnement. Si l'é pire du réel, c'es l'interroge. Pour aussi interroge rouma n'est-il pa autorité en s'ins réel en l'agrémalinké en franc

C'est ce qu'il semble-t-il, Juste surtout Hubert F Mbeng. Le lecteur rait-il pas le mêt lisant "Les Matit soleils des indépe est donc questio d'attente. On éc lu et non en vain l'écrivain africain constatait Willi Trop d'hermétic due littéralité) tu re.

APOLOGIE ◆ Ngowet fait l'œuvre de Geor "Le Jeune officie te, dit-il une me le". D'où l'aute son "originalité mélange de Kafk voire de Koestle il. Doit-on alors qu'originalité s tion d'écrivains

AFRIQUE
fille de M

LA compagne Hlongwane Nelson Mandel lancée en vue d procédure a été à trois semaines crier de l'entrep la compagnie Z sa dette, d'un n dollars). Zee Z venir l'année d Boys 2 Men6

Sida : des microbicides, pour « rendre le pouvoir aux femmes »

New York, AFP

DES experts réclament le développement de microbicides pour aider les femmes à se protéger contre le Sida, transmis aujourd'hui principalement lors des relations

de séminaire de cette organisation américaine de recherche sur le virus, mercredi à New York.

«Un tiers des nouvelles infections aux Etats-Unis concernent les femmes», a rappelé le Dr Laurence, le jour même où les autorités sani-

infectées, chiffre qui pourrait atteindre 100 millions d'ici 5 ou 10 ans, les participants à ce séminaire ont rappelé l'échec relatif des campagnes pour l'utilisation du préservatif masculin, dans les pays en voie de développement comme dans les centres

d'avoir une reconnaissance».

La question est toutefois loin de concerner uniquement les pays en voie de développement, a expliqué le docteur Johannes van Dam, qui travaille pour l'organisation Population Council après s'être occupée du Sida pour